

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 29 (1961)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Hommage à une altesse  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-570468>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Hommage à une Altesse

(L'Hommage qui va suivre n'engage que notre collaborateur.

Redaction du CERCLE: C.W.

Une vraie Altesse, une Altesse des lettres, qui a gagné ses quartiers de noblesse à la force des doigts... sur sa Smith Premier.

Il y a en littérature des hommes-paratonnerres qui attirent la foudre et les éclairs : Voltaire au XVIIIe siècle, Peyrefitte au XXe; il y en a d'autres encore, mais je dois me limiter. A l'un comme à l'autre des prénommés on reproche les pires écrits, les pires intentions funestes. Je connais assez bien l'œuvre en prose du premier, je connais mieux celle, moins abondante, du second, et qu'est-ce que j'y trouve, à côté du plaisir de lire ? un talent du diable pour dire, en une langue merveilleusement claire et limpide, des choses supérieurement intelligentes et bien observées, touchant il est vrai des sujets tabous, donc explosifs au moindre attouchement. Mais laissons le vieillard de Ferney à ses millions d'admirateurs et à ses quelques détracteurs intéressés qui usent depuis deux siècles leurs dents sur le pur métal de son génie.

Arrêtons-nous aujourd'hui à Peyrefitte, plus exactement à ses livres, que je goûte infiniment, soit dit dès le début, et dont je me propose de vous entretenir ici, non pour défendre l'homme, ce serait ridicule, mais pour mon plaisir à moi (et le vôtre aussi, j'espère ?), le plaisir de rêver, plume en main, d'un auteur que j'aime, et que je voudrais vous faire aimer. Avez-vous remarqué ? il arrive que tout à coup un écrivain nouveau se présente à nous, comme s'il répondait à un appel intérieur. Ainsi, à 13 ans, quand j'ai lu en cachette « Manon Lescaut », ce roman d'amour et de mort correspondait exactement à mes sentiments du moment, passionnés et contrariés. A 17 ans, c'est Anatole France, brillant et moqueur, qui a remué jusqu'au tréfonds ma jeune sensibilité frondeuse; j'ai mis vingt ans à m'aviser de sa froideur olympienne. Je ne pourrai jamais assez dire combien m'ont envoûté à leur tour Jean-Jacques et en général les maîtres du XVIIIe siècle, et aussi Jules Verne (car j'ai connu la science fiction après l'amour fiction), Emile Zola (à qui je dois d'être théoriquement socialiste), Villon surtout, Maupassant, Bainville et cinquante autres.

En 1949, un ami de France me fit un cadeau : « Les Amitiés Particulières ». Vous dire ce que fut mon étonnement ébloui, est absolument impossible. Je jouissais de ma lecture comme on jouit d'une caresse. J'en jouissais tellement, que je la fis durer un bon mois. Je prenais et reprenais la page 413, le début au moins, que j'ai lu cent fois. Puis je priai Dieu d'inspirer à l'auteur inconnu : Roger Peyrefitte, d'autres romans de la même veine et de la même venue. Et je courus à la librairie, m'inscrire d'avance pour tous les livres de lui qui viendraient encore à paraître. C'est ainsi que j'ai là, dans ma modeste bibliothèque, à côté des grands noms de la littérature française, le nom de Peyrefitte, égal aux grands, à mon avis. Quatorze romans jusqu'à présent, quinze avec la traduction illustrée des « Amours », de Lucien de Samosate, trop chère pour ma modeste bourse. Décidément, parce que vilain gosse, mes amours auront toujours été hors de prix ! Mais revenons aux « Amitiés... ». Ce roman, unique en son genre par la beauté et la jeunesse de ses acteurs, et le cadre sacré de leurs joyeux ébats, est une telle réussite romanesque et de psychologie imberbe, que même si Peyrefitte donnait une « sœur jumelle » à la « Princesse de Clèves », il resterait l'heureux auteur des « Amitiés Particulières ». L'un de ses petits personnages, Alexandre, moderne et immortel « Amour de Thespies », et une figure inoubliable, et je suis sûr que sa mort violente a fait couler des torrents de larmes. Personnellement, j'en ai voulu longtemps à Peyrefitte-Atropos

d'avoir anéanti d'un mot tant de gracieuse jeunesse et de promesses d'amour. Mais au moins durant son peu de temps sur terre, Alexandre a vécu, pour son plaisir et pour le nôtre, des années qui comptaient double — et c'est là la raison de son divin sourire printanier. Freud a dit, ou à peu près : « Le pilier de tout ce qui vit, c'est l'amour »; et Peyrefitte en a donné la démonstration éclatante. Certains trouvent un peu long ce livre de 440 pages. Pas moi; je lirais volontiers, durant 440 nouvelles pages, d'autres aventures d'Alexandre et de Georges, de Lucien et d'André, même du Père de Trennes, qui a facilement fait la conquête de mes printemps... au nombre de soixante et quelques. « Les Amitiés... », dès sa parution, a fait figure de fraîche oasis dans le désert de la production d'alors, Prix Concourt y compris. Le Prix Théophraste Renaudot 1948 est venu couronner ce roman, sans rien ajouter à sa jeune gloire. Un cinéaste, dit-on, veut porter à l'écran « Les Amitiés Particulières ». Fort bien, et je m'annonce déjà pour la première séance. Mais où trouvera-t-il un sosie digne de l'enfant Alexandre ? — « Alexandre, fils de Philippe, était célèbre par sa beauté. » Peyrefitte n'eût-il écrit que ce premier livre, il aurait droit à toute ma reconnaissance. Mais depuis lors, année après année, un nouveau Peyrefitte voit le jour et vient prendre place sur mes rayons, à côté des précédents, où je les garde toujours à portée de la main, classés par ordre de préférence.

Je ne sais rien de la personne de l'écrivain, je ne lis pas les journaux de Paris. Je sais juste trois ou quatre petites choses apprises dans « La Mort d'une Mère ». J'ai lu naturellement les aventures de Georges de Sarre, qui sont aussi les aventures de Roger de Peyrefitte, pardon Roger Peyrefitte. Dans le fond, je sais beaucoup et je sais peu. Je connais mieux, par contre, les romans de notre héros (mais sont-ce bien des romans, et non pas des livres d'histoire contemporaine ?), ses romans donc, passionnants d'intérêt et toujours écrits de main de maître. La langue fluide et facile de l'auteur est assurément le premier plaisir qu'il nous donne, du moins à moi. Car Peyrefitte, c'est d'abord son style, je dirais son style classique, si « classique » évoquait moins la poussière des internats... de Saint-Claude par exemple. Avant lui, j'adorais le romantisme; je l'aime moins à présent.

Impossible de vous parler de tous ses livres — on m'a permis cinq pages pour cette étude critique. Je fais donc un choix des œuvres qui ont soulevé le plus de remous, et qui sont aussi les plus belles. A tout seigneur tout honneur : « Les Clés de Saint-Pierre ». Voilà un roman qui a fait parler de lui ! Et ce n'est pas fini. Les uns crient au chef-d'œuvre, et ils ont mille fois raison; les autres à l'horreur, comme il en fut pour les « Fleurs du Mal ». Le plus simple est que chacun lise, en dépit de l'index, et se fasse une opinion personnelle; je doute que l'enfer nous guette ensuite. « Les Clés... », œuvre maîtresse et forte, charpentée pour résister aux ouragans, appelle inmanquablement la prise de position : on adore ou l'on vomit (sur ordre du confesseur), mais on ne peut rester neutre. Nombreux sont ceux qui reprochent à Peyrefitte d'avoir critiqué (dans le sens de moqué) la religion. Il n'a pas critiqué la religion, cet élan de l'homme vers l'inconnu supérieur; il est bien trop intelligent pour s'aventurer dans ce guêpier. C'est l'emballage de la religion, si j'ose dire, qui est l'objet de son récit moqueur, où le petit abbé Mas tend en cachette la main à Candide. N'oublions pas qu'une église, n'importe quelle église, à côté de ses idéals purement théologiques, est également une société d'essence commerciale, avec toutes les branches d'activités que cela comporte : siège social, direction, conseil d'administration, personnel d'exploitation et de représentation, meubles et immeubles, caisse et comptabilité, propagande et réclame, clientèle surtout et avant tout. Que feraient les sociétés religieuses sans les vieilles femmes, sans les vieilles filles ? Peyrefitte, aidé de bonne source, a fourré le nez dans les affaires de l'une de ces sociétés sacrées (peu im-

porte laquelle), cela sans haine ni parti pris, par seule curiosité d'historien — historien de la petite histoire, la plus intéressante, la plus près de la vérité. « Les Clés... » nous ouvrent les yeux certains aspects terrestres des choses dites célestes; il n'est pas question qu'elles nous ouvrent ou nous ferment le Ciel. Quant à la foi : nulle crainte qu'on la perde aussi facilement qu'on perd sa vertu; ou alors on l'a déjà perdue. On perd tout au plus quelques illusions. Du reste, touchant la perte de la foi, je me demande si les églises, quel que soit leur credo, ne sont pas responsables de plus de dégâts, avec leur égoïsme congénital, leur intolérance d'un autre âge, leur conservatisme à tous crins ? Mais trêve de discussion. L'essai de Peyrefitte restera, j'en suis sûr, un modèle du genre — « un Prix Nobel en puissance », me disait un ami journaliste. « Les Clés... » de ma bibliothèque est d'un chapitre plus long que le volume habituel. En effet, le chapitre Va, de la deuxième partie, n'a pas paru en librairie; on le trouve uniquement dans la revue « Arcadie » de Paris (No 1, de 1958). Avis aux amateurs. Est-il besoin de dire que les quelques pages de ce chapitre fantôme sont ravissantes; je croyais lire du Boccace. Et pour finir : dommage que l'auteur n'ait pas touché aux petits soldats suisses de la Garde.

« L'Exilé de Capri », sans être frappé d'interdit, a provoqué autant de scandale que « Les Clés... », remous mondains il est vrai, donc mineurs et courants. Le commun des mortels ne s'intéresse aux galipettes du grand monde qu'à seul titre de curiosité amusée. Blasé de nature, on lit, sans trop s'étonner, les révélations de « L'Exilé... », qui sont restes des secrets de polichinelle, vieux d'un demi-siècle et davantage. Alors n'exagérons rien ! Dégustons, car c'est un mets de roi, les aventures sentimentales du joli vicomte franco-suédois, toutes bourdonnantes de tarentelles napolitaines; lisons ces aventures du même œil désabusé qu'on lit les « amours scandaleuses » de Louis XV ou de Casanova, plus riches, elles, de noms à particule. « L'Exilé... », c'est comme un reportage romancé sur la sodomie au début du siècle, non pas limité au seul Fbg St-Honoré, mais s'étendant à tous les milieux et tous les pays. Galtier-Boissière s'y serait pris de même manière que Peyrefitte, maîtrise et talent en moins, pour traiter ledit sujet dans son « Crapouillot ». (Entre parenthèses : le vocabulaire diplomatique ignore « sodomie »). J'ai écrit ailleurs que chaque famille sur terre, en plus de ses éléments dits normaux, est « affligée » de la présence d'un sodomite au moins, si ce n'est de deux — dont elle ne se vante pas, c'est vrai. Peyrefitte n'a eu que l'embarras de choisir, parmi beaucoup, les vedettes de sa moderne « chronique amoureuse des Gaules ». Laissant courir sa plume élégante et légère comme le péché mignon qu'il croque, ne cherchant pas à corser un sujet déjà suffisamment alléchant par lui-même, l'auteur enlève ici une chemise armoriée, là une soutane patriotique, un voile, un ciel de lit, un masque pudique, mettant ainsi à nu un « défaut de fabrication de la nature », étiqueté souvent d'un nom connu et célèbre. — « Voilà justement ce que nous reprochons véhémentement à votre perfide Peyrefitte », m'a-t-on dit et redit. — Je rejette d'abord la paternité du détestable jeu de mots. Et après avoir rappelé que les acteurs de « L'Exilé... » sont tous des ombres du passé, des macchabées, j'ajoute : Il y a dix ans, Peyrefitte avait été victime d'un procédé plus vilain encore, si le sien est vilain — ce dont je doute. On avait farfouillé dans son intimité et publié des extraits de dossiers secrets et autres paperasses de police. Son honneur d'homme encore vivant, j'insiste sur « encore vivant », avait alors pesé fort peu dans la balance du simple respect humain. On voulait le blesser : toutes les armes étaient bonnes. Pour laver son honneur, la vengeance s'imposait. Sa vengeance, ce sont ses romans, vivants et moqueurs, irrespectueux de ce qui est sot et solennel, et qui traitent chacun selon son mérite — lequel mérite est souvent fort mince. Admettons qu'on écrive dans cinquante ans un nouvel « Exilé de Capri »; ses Arle-

quins et ses Pierrots porteront alors des noms aujourd'hui célèbres, dont chacun sur terre sait qu'ils coiffent des sodomites connus. Car c'est difficile, très difficile, dans le domaine de la sexualité, de cacher complètement et éternellement son jeu; on oublie toujours un petit détail, qui ouvre l'œil d'un mal intentionné. Mais revenons au roman: le portrait d'Adelsward est une réussite; je connais trente-six barons dans nos milieux. Je ne me suis pas embêté une minute à suivre notre jeune homme sur le Vésuve et dans les sentiers à pic de Capri, à ses messes roses surtout et dans la Grotte Bleue. Une seule ombre (selon moi) à ce tableau de pure lumière méditerranéenne: je supprimerai les deux ou trois phases sur les petits Chinois; c'est si triste!

« La Mort d'une Mère » est un autre morceau d'anthologie, si simple d'écriture, qu'il atteint à la perfection de la forme; ce n'est pas seulement le tableau d'une douleur, c'est celui d'une belle douleur. La mort semble avoir inspiré Peyrefitte comme elle inspirait Bossuet; en moins pompeux, naturellement. Pas question de: Maman se meurt, Maman est morte! Au contraire, une mesure infinie; Peyrefitte est un moderne. Il semble que le récit de ce deuil nous soit murmuré à l'oreille, comme si nous étions un autre enfant de cette adorable Maman. Nous sommes émus; et cependant nous en voulons à Peyrefitte d'avoir tant tardé à rejoindre Toulouse, cela durant les premières quarante pages — quarante pages qui m'ont surpris, je l'avoue. Je n'en saisis pas très bien le fin du fin. Jeux d'esprit? réminiscence du « Banquet »? remplissage? Pourtant pas! Alors, je perds un peu pied dans cette élégante salade — il est vrai que je perds vite pied. Mais vraiment seul un grand maître peut se permettre de tels brouillaminis, où la sauce fait passer le poisson. Car un grand maître, il l'est. Et ses pairs, bons juges en la matière, savaient la portée de leur geste symbolique, en couronnant « La Mort... » du Prix des Ambassadeurs. En réalité, le Prix devait échoir aux « Ambassades »; mais vous savez combien le monde de la diplomatie est compliqué! — « Tout cela est fort bien, me direz-vous; mais le petit intermède sportif, page 148, que fait-il dans cette oraison? » — Il fait figure humaine et naturelle, tout simplement. La mort d'un être cher, si douloureuse soit-elle à notre cœur, n'empêche notre corps d'avoir faim et soif. Je sais d'autres intermèdes, indignes ceux-là, et qui cependant sont admis de tout le monde, j'entends: ces affreux crêpages de cheveux entre héritiers éplorés, devant un notaire désabusé et un cadavre adoré. Une grande douleur sentimentale influe sur le sexe, tous les psychiatres vous diront ça; et quand on s'isole et s'enferme, ce n'est pas toujours et uniquement pour pleurer, croyez-moi.

« Les Ambassades ». souvenirs du temps heureux où l'auteur servait dans la Carrière, fleure bon la Grèce de Socrate, la Grèce éternelle, celle du miracle grec, où les beaux Apollons et les beaux Hermès s'en allaient portant sur leurs nobles épaules, jusqu'aux confins du monde connu, la géniale philosophie hellène, mère de la liberté de penser et de vivre selon son cœur et sa raison. Je me souviens que, le livre en main, j'aimais rêver de mon auteur, que je « voyais » dans le Jardin d'Épicure, enseignant la jeunesse athénienne d'il y a vingt-cinq siècles et plus. — « Lui enseignant quoi? me demanderez-vous, curieux. — Ce qu'il m'a enseigné à moi-même: « qu'une amitié de deux hommes, c'est plus qu'une amitié de deux âmes » (page 165). Peyrefitte a tiré de son livre une pièce de théâtre: « Les Ambassades », jouée actuellement sur les Boulevards; je ne peux vous en dire davantage, je ne l'ai pas vue. « La Fin des Ambassades » sont des souvenirs du temps de guerre, qu'il faut avoir lus pour bien comprendre, par le dedans, l'histoire de France des années 1939 à 45, folles et sanguinaires comme celles de 1789 à 94. Mille détails, mille petits faits, mille révélations de ce livre furent autant de nouveautés pour moi, qui croyais cependant avoir bien suivi les événements mondiaux, durant l'époque tragique, du haut de

mon « balcon de l'Europe ». Peyrefitte, écrivain talentueux, se révèle également là talentueux avocat... de sa propre cause : de Sarre est absout et blanchi, et c'est Crapotte qui paie les pots cassés. Il est vrai qu'un beau clip vient la consoler.

« Le Baron de Gloeden », dans « Les Amours singulières », est à mon avis, une réussite qui frise le chef-d'œuvre. Je ne me lasse pas de lire et de relire, je prends même en vacances cette « Histoire de ma vie », rédigée dans sa blanche vieillesse par un brave Mecklembourgeois exilé, baron de pacotille, qui a échoué au début du siècle sur un rivage de Sicile, où il a pris racine et maison, puis s'est adonné à l'art de la photographie et, soit dit entre nous, au culte passionné du sexe fort. Une « Histoire » vraiment singulière et optimiste, parfumée de jeunesse et d'amour stérile. Le récit des malheurs prend juste douze lignes, celui des bons moments cent vingt pages; c'est tout dire. Savez-vous que Gloeden (non, vous ne le savez pas) est le « père » des photos de nus masculins ? Taormina et ses jeunes garçons lui doivent leur renom mondial d'être beaux parmi les beaux. Avez-vous remarqué ? l'Allemand d'Allemagne est parfois impossible à vivre, mais l'Allemand d'exportation, tel notre bonhomme, peut être un compagnon délicieux. Le nôtre, au moins, est tout tendresse pour ses petits protégés, qui par leur grâce virile ressuscitent les merveilles de la statuaire antique. J'ai goûté, oh ! combien, la philosophie amusée du baron, et ce plaisir de vivre et de jouir dont il nous donne la faime. Je n'oublie pas non plus ses incursions dans le domaine de l'histoire contemporaine, fort intéressantes. La page où il est question d'Anatole France par exemple, est tout simplement éblouissante. Savez-vous ? j'aurais aimé être le personnage de Gloeden. — « Vous seriez déjà mort », me direz-vous. — C'est vrai. Mais en paradis, il me semble que je goûterais encore un plaisir d'outre-tombe, au seul et doux souvenir d'une existence si parfaitement heureuse et sage. J'aime Gloeden, et je me suis promis, si ma bonne étoile me mène un jour sur les lieux de ses tendres exploits, de fleurir sa tombe de violettes modestes et suaves, et de prier pour son âme immortelle, bénie des dieux peut-être plus que de Dieu.

« Et les autres romans de Peyrefitte », me demanderez-vous ? — Voici en quelques lignes; ils méritent mieux, mais je me bats avec les pages. « L'Oracle » m'a plu, infiniment plu, déjà par son atmosphère grecque, mais sans réussir à me raccrocher; serait-ce parce que les allusions historiques y sont moins nombreuses ? « Le Prince des Neiges », noble et lointain, se ressent des froidures de sa nordique patrie; le dialogue, car c'est du théâtre, a grande allure mais peu d'action; Peyrefitte, alors, était encore un diplomate qui écrit. « Mademoiselle de Murville » est un « amusement » de grand romancier, si dramatique soit l'histoire (un « amusement » qui aurait fait la gloire d'un écrivain de chez nous); j'avoue ne l'avoir lu qu'une fois, déjà du fait que le héros est... une héroïne. « Du Vésuve à l'Etna » mérite une mention spéciale pour le grand intérêt qu'il présente; les attraits, tous les attraits de l'Italie du Sud passent dans la livre, tant c'est du beau reportage. On voudrait y aller voir. « Chevaliers de Malte » avance lentement et solennellement, comme il sied à une procession de cet Ordre fameux; c'est peut-être une suite des « Clés... », sans le moinillon Mas, de si délicieuse mémoire — et c'est dommage. En voilà encore un ce jeune Mas dont je voudrais ne pas perdre les traces ! « Jeunes Proies », le plus beau titre du monde, le plus prometteur, mais un livre qui pour finir donne asile à une femme, à plusieurs femmes, mon Dieu ! Je n'en suis pas encore revenu; et vraiment j'espère lire un jour d'autres « Confessions » signées de mon auteur de chevet, lequel a le tempérament pour faire sous ce rapport aussi bien que Rousseau et Augustin. « Le Spectateur Nocturne » est une somme de documents mineurs, mais combien intéressants, sur la Grande Révolution, et de renseignements étonnants sur Restif de la Bretonne — inconnu du grand

public, ce qui ne signifie pas « manque de talent ». Je faut lire ça d'un œil d'historien amateur. La mauvaise réputation de Restif a un peu déteint sur « Le Promeneur... », mais c'est ridicule. On annonce pour bientôt, et j'attends avec impatience et curiosité « Le Voyage d'Alexandre »; j'imagine déjà mille choses, mais je sais que mon cher auteur m'apportera mieux encore. J'ai vu de lui deux photos : l'une quand il avait 25 ou 27 ans, l'autre avec 10 ans de plus. Il a engraisé comme un jeune marié; et de réservé, de distant qu'il était, il est devenu souriant et amène, exactement la même courbe que celle de ses romans. Décidément, c'est l'homme de ses livres ! Je peux dire de sûr que Peyrefitte est, parmi les écrivains modernes, celui que lit et admire plus volontiers la jeunesse intellectuelle, portée naturellement vers les œuvres non conformistes et libres, irrespectueuses des éternelles valeurs de quatre sous et que guette toujours le fagot; mais aussi des œuvres bien écrites.

Seuls les vrais savants croient en Dieu, assure la sagesse des curés de campagne. De même, seuls les vrais artistes admirent fraternellement Peyrefitte — les vrais artistes et les petites gens simples comme moi, sensibles à la musique du verbe et qui comprennent par l'intelligence du cœur, à défaut de celle du cerveau. *Bichon*

## Les deux marins

Sur une plage dorée, étendus l'un à côté de l'autre, deux marins semblaient dormir et la mer venait mourir à leurs pieds. Leurs cheveux étaient en désordre et leurs vêtements étaient défaits, comme pour faire l'amour. Mais ils n'avaient pas fait l'amour.

Dans le ciel, des nuages passaient en faisant sur la terre des bagues d'ombre. La plage était déserte et les bateaux qui voguaient au loin ne témoigneraient jamais de la fin de leur amour. Ni le ciel, ni la mer qui se mourait n'étaient là.

L'un des deux marins parla :

« Combien d'amours qui commencent, croit-on, alors qu'ils s'achèvent déjà !... »

L'autre tourna la tête :

« Sais-tu que je ne vivrai pas après ton départ ? »

« Tu continueras à vivre avec le souvenir de nos heures passées ensemble. Le souvenir, c'est le bien le plus précieux qui soit. »

« Non ! »

Un long silence s'établit.

« Après moi, aimeras-tu encore ? »

« Chaque jour une maîtresse; chaque nuit un amant... Voilà un mois que j'ai ton corps... »

« Un mois, c'est beaucoup pour toi ? »

Sa voix se brisa.

« Oh ! Je ne sais pas. Nos bateaux se sont croisés. Comme dans un piège, la mer avait tissé ses courants pour nous faire rencontrer... »

Le garçon murmura :

« Maintenant, c'est fini »

« Ce n'est jamais fini, tout recommence; demain, tu seras dans d'autres ports, tu auras d'autres gars. Demain, la mer tissera encore des romans d'amour. »

« J'avais donné ma vie à la mer et mon amour à toi — cria-t-il — que la mer reprenne ma vie, quant à mon amour... »